

L'édition est toujours un sport de combat

INTERVIEW CROISÉE DE COLLINE FAURE-POIRÉE ET JULIEN MAGNANI

Colline Faure-Poirée a débuté aux côtés de Robert Delpire et dirige le catalogue Giboulées chez Gallimard depuis plus de 20 ans. Julien Magnani a fondé la maison qui porte son nom en 2012. La première et le second portent le présent de l'édition jeunesse, son futur mais aussi son histoire. À deux, ils nous racontent ce qu'est aujourd'hui le métier d'éditeur jeunesse...
Jeunesse? Pas si sûr!



mais si vous marchez sur la queue d'un crocodile,

il se met terriblement en colère

et vous mord

Colline Faure-Poirée: Je ne suis pas un éditeur jeunesse, je suis un éditeur.

Julien Magnani: Moi non plus je ne suis pas un éditeur jeunesse, je suis un éditeur.

C.F.-P.: C'est très important de le dire. Ce n'est pas une bonne idée de s'enfermer dans un territoire qui n'aurait rien à voir avec le reste de l'édition.

La Revue des livres pour enfants: Aujourd'hui, comment arrive-t-on dans le métier d'éditeur, que l'on ne qualifiera pas de jeunesse, donc.

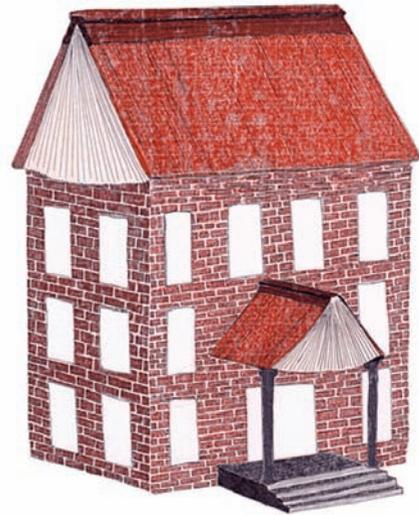
J.M.: Je suis arrivé dans ce métier avec des admirations. Pour Robert Delpire par exemple, qui a beaucoup compté pour moi. J'ai beaucoup aimé André François aussi...

C.F.-P.: Mon grand maître!

J.M.: Et Maurice Sendak...

C.F.-P.: Mais vous connaissez bien toute cette histoire! J'en suis étonnée car je rencontre beaucoup de jeunes professionnels qui sortent d'écoles réputées et qui ne savent même pas qui est Delpire! Quand on devient éditeur, on regarde ce qui a été fait, on s'inscrit dans une histoire, on se cherche des maîtres. Des maîtres qui inspirent et dont on devra se détacher... Dans les années 1970, les éditions Delpire était l'endroit où tous les artistes passaient. Et il faisait les livres qu'il voulait faire. Claude Roy était là, Bernard Noël... J'y ai passé cinq ans en tant que rédactrice-conceptrice publicitaire avec André François et Savignac. Sur le moment, je ne me suis pas rendu-compte de la valeur de cette effervescence. Il m'engueulait souvent: « Ce n'est pas la peine d'avoir fait autant d'études pour ne pas savoir voir! » On ne nous avait rien dit sur l'image. C'était un patron très exigeant mais d'une curiosité insatiable: la publicité, le cinéma, l'édition, la photographie... Un agitateur d'idées. C'est lui qui m'a appris à ne pas me laisser enfermer.

J.M.: Mon apprentissage à moi s'est fait à l'École Estienne et ensuite avec les différents éditeurs pour lesquels j'ai pu travailler. Étienne Robial, le cofondateur de Futuropolis avec Florence Cestac, est sans doute celui qui m'a le plus nourri. Il continue de suivre mon travail. Les éditions MeMo aussi, chez qui j'ai d'ailleurs publié deux livres, et les éditions Cornélius. Je ne me considère pas comme un éditeur spécialisé dans un domaine mais spécialisé



↑
L'emblème des éditions Magnani, dessiné par Marion Fayolle.

↓
Émile, de Vincent Cuvellier, illustré par Ronan Badel. Une série phare de Giboulées.



←
André François: *Les Larmes de crocodile*, Robert Delpire, 1967. Ces deux pages [38 et 39] sont normalement en vis-à-vis.



↑
Le logo de la collection Gobelune, de Colline Faure-Poirée chez Hachette, créé par Hans Troxler.



↑
L'Âne Trotro, de Bénédicte Guettier, chez Giboulées : un véritable phénomène éditorial



↑
Colline Faure-Poirée.
© J. Sassié

sur mes auteurs. Je les accompagne comme une sage-femme. C'est eux qui délimitent, par leurs œuvres, le champ de mon métier d'éditeur. Ce que j'ai aimé chez Sendak ou François, c'est la multiplicité des niveaux de lecture de leurs livres. Et, à mon tour, c'est ce que je recherche dans les livres que je publie. L'école apporte un terreau, mais ce qui m'a le plus appris ce sont les rencontres.

L'auteur est au cœur de votre métier. En 2015, comment l'éditeur trouve-t-il ses auteurs ?

J.M. : Comme ma maison est toute récente, je dois les chercher, les projets n'arrivent pas tout seuls. Ma première grande rencontre, j'étais encore chez Cornélius, c'est au Festival d'Angoulême, avec la revue *Nyctalope*. C'est une revue qui s'est créée en marge des Arts Déco de Strasbourg et je suis tombé fou amoureux de leur travail. Ma maison d'édition lui sert de porte-avions maintenant. Je trouve que la revue est un acte fondateur très important dans l'histoire de l'édition, à l'exemple du Mercure de France, de la N.R.F.... C'est un creuset littéraire au service duquel se met la maison d'édition. Ce n'est pas facile, pas attendu, mais on accompagne un mouvement, on aide ses créateurs. On accueille ce qui sort de cette pépinière ; un nouvel auteur

chaque année. C'est Simon Roussin, Jérémie Fischer et Jean-Baptiste Labrune, Anabelle Buxton, Marion Fayolle, Camille Louzon, Margaux Othats, Johanna Benz, Vincent Pianina et Maïté Grandjouan. Depuis une dizaine d'années l'École des Arts Déco de Strasbourg est un lieu très fécond, c'est une éclosion. Comme avec le Bauhaus, comme avec des écoles qui ont donné naissance à des mouvements artistiques très forts.

C.F.-P. : Trouver de nouveaux projets, c'est toute notre mission à Hélène Quinquin, ma collaboratrice de toujours et à moi. Je rentre dans les projets par l'auteur mais, dans le monde des albums, l'auteur est très souvent un auteur-illustrateur, d'où l'importance du directeur artistique. C'est d'avoir des rapports très étroits avec les auteurs qui permet d'aller de projet en projet. *Émile*, de Vincent Cuvellier est né comme ça. Après plusieurs livres avec lui, je le connaissais assez pour lui demander de faire ce personnage.

Cette proximité permet aussi d'aller d'auteur en auteur : Antoon Krings m'a été présenté par Grégoire Solotareff (dont j'ai publié les premiers livres chez Hatier), qui lui-même m'a été présenté par Alain Le Saux... Topor m'a aussi envoyé beaucoup de gens. On se fait une famille. Celle de Julien se



↑
Simon Roussin, Marion Fayolle et
Julien Magnani sur un stand pour
la revue *Nyctalope*.
Photo extraite de la page
Facebook des éditions Magnani.



↑
L'Oiseau oisif de Camille Louzon,
édité chez Julien Magnani.

fabrique autour de Strasbourg, la mienne ça reste celle de Delpire. Jean Lagarrigue aussi, professeur aux Arts Déco de Paris, m'a très souvent envoyé des élèves prometteurs : Mireille Vautier et Najib Belhadj Kacem (qui a longtemps été notre directeur artistique) sont arrivés comme ça, par exemple.

De proche en proche, au sens très fort de ce mot...

J.M. : L'éditeur est au centre d'une cosmologie. *Pacho Rada* est arrivé comme ça, de créateurs qui étaient dans la même classe...

Si Giboulées est abrité par Gallimard, Magnani est une maison indépendante. Qu'est-ce que l'indépendance de l'éditeur aujourd'hui ?

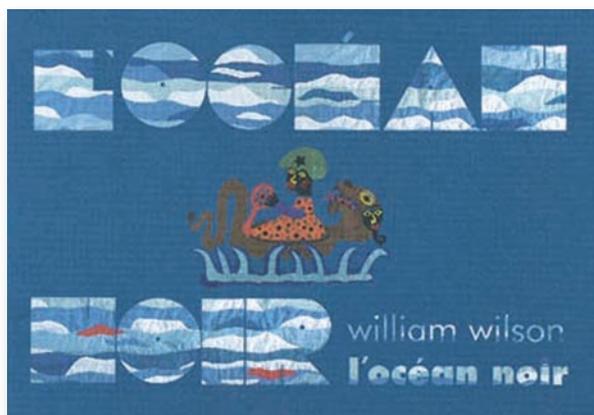
J.M. : J'ai commencé par travailler pour des éditeurs, soit en tant que *freelance*, soit en tant que salarié. Pour beaucoup du côté de la bande dessinée. J'ai aussi travaillé en atelier. J'ai été déçu par ces expériences. L'industrie du livre ne me convient pas, j'ai un rapport trop passionnel au livre pour trouver ma place au milieu de ces poulets de batterie. J'ai eu envie de prendre le maquis. Chez Cornélius d'abord, parce que c'était une politique éditoriale avec laquelle j'étais en accord. Une

famille d'adoption (tous ces mots-là ne sont pas anodins, comme le mot « maison » ne l'est pas non plus). Et puis à un moment donné j'ai rencontré mes auteurs et j'ai eu envie de partir faire ma route.

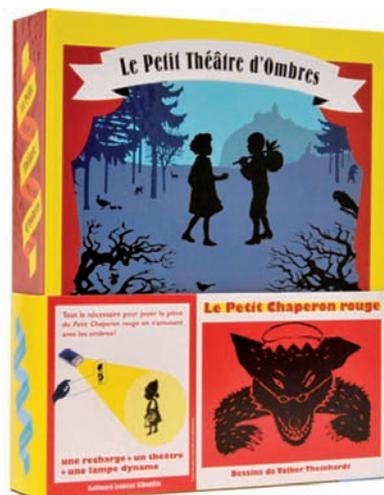
Pour être libre, il faut donc être indépendant ?

J.M. : Ou avoir un mandat, comme Colline. Quand on réussit à obtenir un rapport privilégié qui préserve votre autonomie de création.

C.F.-P. : Mais ce n'est pas comme ça ! L'édition, c'est la guerre tout le temps ! Quand j'ai pris mon premier poste en tant qu'éditeur jeunesse, c'était chez Hachette, pour m'occuper des albums. La veille de mon arrivée, Hachette venait de perdre l'exploitation des albums de *Babar*. Moi qui pensais que mon chiffre d'affaires serait un peu assuré, ça démarrait mal ! Pendant quatre ans, j'ai dirigé la collection Gobelune où m'ont rejointe Koechlin, Le Tan, Le Saux, Coentrin... C'est à ce moment-là aussi qu'a commencé ma longue collaboration avec Catherine Dolto. Mais quand vous êtes dans une grosse maison, vous vous mettez en position de défendre vos auteurs, y compris financièrement. Parfois on vous arrête une collection, parfois on a un succès qui vous apporte une relative paix. Toutefois, Antoine



↑
L'Océan noir, illustré par William Wilson et édité par Colline Faure-Poirée chez Gallimard.



↗
La collection Le Petit théâtre d'Ombres, initiée par Colline Faure-Poirée.

Gallimard, qui m'a fait confiance, a toujours été un allié pour la création.

J.M. : Paul Flamand, le fondateur du Seuil, pour lequel j'ai une grande admiration, disait que l'éditeur doit publier ce que le public n'attend pas. Pour faire des livres qui se vendent difficilement, il faut aussi faire des livres qui tournent plus facilement. Toute la chaîne du livre a besoin de ça, y compris le libraire bien sûr. Mais on ne peut pas demander aux créateurs qui viennent nourrir la littérature d'être rentables : Duras, Barthes, dont les livres se sont longtemps très peu vendus, aujourd'hui, seraient remerciés. On ne peut pas estimer la valeur d'un auteur à ses niveaux de ventes. Et aujourd'hui, c'est pourtant ce qu'il se passe. On ne peut pas exiger le succès d'un auteur. D'où l'importance des médiateurs qui permettent à des auteurs d'avoir plus de temps devant eux. Et je place le libraire dans cette catégorie. Plus les structures sont grosses, lourdes, et plus elles ont besoin de chiffre d'affaires pour continuer à exister, dès lors elles cohabitent mal avec cette idée de patience, de temps, de lenteur, qui sont nécessaires à la reconnaissance des nouveaux auteurs.

C.F.-P. : Je nuancerais quand même. Les maisons d'édition ont certes besoin de best-sellers et ces best-sellers sont de plus en plus au centre de l'activité des maisons d'aujourd'hui, et la nouvelle génération des dirigeants, comme partout

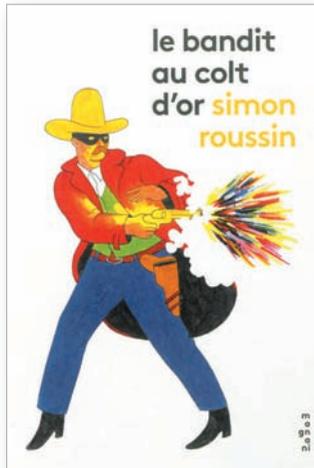
ailleurs, vient du marketing, il n'empêche que Gallimard continue à publier et à défendre des auteurs qui se vendent à 300 exemplaires. Mais pour cela, il faut que l'éditeur soit lettré, qu'il défende ce rôle, que ce soit dans ses objectifs.

J.M. : Un des effets de cette best-sellerisation de l'édition, y compris en jeunesse, est la surproduction. Aujourd'hui, Camus n'aurait que trois mois pour s'imposer, vous imaginez ? La librairie, si elle ne résiste pas à cette dérive, se met en position de passer à côté de l'histoire littéraire de son pays. Et pourtant, personne ne peut le faire à sa place. Et c'est exactement la même chose pour les bibliothèques. Replacer la création littéraire au cœur de ce dispositif est l'urgence d'aujourd'hui. Si le libraire et le bibliothécaire ne font plus ce travail, qui va le faire ? Les réseaux sociaux ne sont que des faibles compléments par rapport à ça.

C.F.-P. : Pour l'édition jeunesse, il faut ajouter à cela que c'est un domaine qui est dans un ghetto, que les médias ne regardent pas.

J.M. : L'édition jeunesse n'a-t-elle pas elle-même créé ce ghetto ?

C.F.-P. : Non, je ne peux pas laisser dire ça ! On a tous essayé de sortir de ce ghetto et c'est la raison pour laquelle je tiens à me définir comme éditeur tout court. Faire des livres jeunesse ne doit pas nous faire passer après tous. En ce moment, nous travaillons à un livre sur Haïti avec William



↑
Le Bandit au colt d'or de Simon Roussin, Magnani.



↑
Au calage de Pacho Rada, édité par Julien Magnani.

Wilson, avec qui j'avais fait *L'Océan noir*. Quand je le présente chez Gallimard, on me dit : « Ce n'est pas jeunesse » et j'ai les pires misères à le faire. Notre activité est rythmée par des opérations commerciales et ce qui n'entre pas dans cette mécanique a du mal à exister. Quand on est seul, comme Julien, on n'a sans doute pas ce problème !

J.M. : Je vais très souvent à la rencontre de tous les médiateurs du livre mais je n'ai pas la possibilité de faire de la sur-diffusion. Mon temps est compté, et mon argent aussi. Je m'aperçois que l'on demande à l'auteur d'être magique par son talent, à l'éditeur d'être magique par la qualité de ses choix. Mais on a aussi besoin que le libraire soit magique, qu'il soit l'entremetteur entre l'œuvre et son lecteur. S'il est juste commerçant, il est voué à être supplanté, car Amazon peut faire ça aussi bien que lui. S'il est moteur culturel, il reste indispensable, irremplaçable.

C.F.-P. : Mais le libraire n'est pas le seul responsable. Il a une vie de chien, vous savez.

J.M. : La littérature ne peut pas se résumer à l'objectif de faire du chiffre. Or c'est devenu la logique des groupes éditoriaux. Dans cette histoire, chacun doit réfléchir au rôle qu'il veut jouer. À quoi je veux contribuer ?

C.F.-P. : Mais on doit faire des compromis, tous, et moi aussi, ne serait-ce que pour maintenir mon équipe (nous sommes douze) et mes jeunes au-

teurs. Ce qui est difficile, c'est quand, dans cette bagarre, on est entourés de non artistes. Un éditeur est artiste ou ne l'est pas. Mais on a aussi un travail à faire avec le public, par rapport à son exigence.

J.M. : On infantilise l'enfant, on le caricature souvent.

C.F.-P. : Pas toujours !

J.M. : Allons au rayon jeunesse d'une grande librairie voir la réalité d'un office jeunesse... Ou même à Montreuil ! La formation des libraires et celle des bibliothécaires revient au centre du jeu. Accompagne-t-on la littérature de création ou sert-on de succursale à des machines à produire extrêmement bien rôdées ? C'est un peu manichéen mais la réalité l'est. Quand on est éditeur, la grande difficulté est d'échapper à la course aux nouveautés, de faire vivre son fond. C'est la grande réussite de L'École des loisirs par exemple. Pour moi aussi, c'est capital de faire vivre tout mon catalogue. C'est pour ça que j'ai fait trente boîtes-maisons pour les libraires par exemple.

C.F.-P. : La création et l'invention, c'est le remède. Il faut créer, il faut inventer. Ce sont aux petits éditeurs qui sont à la marge comme Julien, et comme moi aussi (je me considère comme un petit éditeur), qu'il revient de porter cette nécessité d'avancer. Après, quand la direction commerciale me demande d'arrêter telle ou telle collection, c'est la bagarre ! Ma collection Le Petit Théâtre d'Ombres



↑
La collection des Drôles de petites bêtes d'Antoon Krings a fêté ses 20 ans en 2014!

↗
Antoon Krings :
Henri le canari,
Gallimard Jeunesse, 2014.



Décidé à partir, Henri va voir les hirondelles.
Et, à force de palabres, il finit par s'arranger
avec elles.
— Alors c'est bien compris, les amis, nous
partirons demain, dès l'aube...

a été arrêtée au bout de cinq titres, même *Trotro*, il y a six ans, a bien failli passer à la trappe! Mais je crois quand même à la force du livre lui-même, à sa capacité à passer entre les gouttes.

J.M. : Cette idée de sélection naturelle ne me plaît pas trop. C'est la loi du plus fort...

C.F.-P. : Les *Drôles de petites bêtes* n'étaient pas faites pour être un best-seller. J'ai sorti quatre livres qui ont marché et on a continué. Il n'y a pas eu de plan marketing à l'époque! Je pense que ça n'a rien à voir avec la loi du plus fort. C'est nous, les éditeurs, qui devons avoir des idées, qui devons les défendre, ne pas laisser le commerce nous faire abdiquer de nos exigences. Nos vies sont faites de ça : de libertés que l'on gagne et qui nous permettent de prendre de nouveaux risques...

Mais qui sont vos alliés aujourd'hui dans ce métier que vous décrivez comme guerrier?

C.F.-P. : Tous les gens de culture!

J.M. : Il y a beaucoup de casse, mais il ne faut pas voir la période actuelle comme une pré-apocalypse. On est dans une période de crise, et donc on est à la veille d'une grande période d'invention. On vient de traverser l'agression numérique qui est pour moi une époque terminée. Les faux prophètes se sont rhabillés et le livre continue sa route. On est dans un pays de création littéraire prestigieuse, nos artistes sont réclamés à l'étranger. Mais il faut réactiver, régénérer tous ces métiers. Et il faut faire confiance à tous ces grands artistes qui sont en train d'arriver. Les médiateurs doivent les aider à trouver leur place, et déterminer à qui il s'adressent. En librairie, en bibliothèque et à l'école. Le

commerce est un outil, pas un but. Tous les domaines de la culture doivent se défendre du politique. En ce moment, l'Éducation nationale est en train de courir après le numérique, la bibliothèque aussi, c'est insensé. Les enjeux que représente le livre n'entre pas facilement dans le champ de vision des énarques qui détiennent le pouvoir politique. Toutes les crises portent des menaces et des opportunités. La crise autour du prix unique du livre en 1981 en est un bon exemple. Aujourd'hui, il me semble que la grande menace est l'élitisation du lectorat, que le livre devienne un objet réservé à l'élite de la population. Et là, la bibliothèque et l'école sont en première ligne de ce combat essentiel. Ce qui se passe entre les tout-petits et le livre, et cela dans les milieux les plus populaires, est déterminant pour l'avenir du livre.

L'un et l'autre vous avez une définition militante de votre métier.

C.F.-P. : On est tous des éditeurs militants, parfois on milite mal mais on est forcément militants! Je retrouve cette question dans mon action à la Fondation pour la lecture du Crédit Mutuel. J'ai le sentiment de faire ce que je dois faire. Y compris de former les acteurs du marketing de l'édition avec lesquels je dois composer. Concilier commerce et édition. Tout se joue là. L'édition ne peut pas se limiter aux best-sellers, elle n'en a d'ailleurs pas envie.

Mais quand même, certains de vos livres, s'ils sont beaux, ne sont pas très faciles. *Le Veilleur de nuit* ou *Pacho Rada* par exemple...



←
Margaux Othats :
La Chasse,
Magnani, 2014.

→
Julien Magnani : *Le Voleur des mers*, Magnani, 2015.



J.M. : La difficulté est surtout autour du vocabulaire utilisé par l'auteur. Mais c'est une des fonctions de la littérature jeunesse. Tout comme *Harry Potter* a prouvé que les enfants pouvaient lire 400 pages. C'est pour cela que l'on a besoin des médiateurs.

C.F.-P. : On a fait le même reproche au texte des *Petites bêtes* ! Il faut que les livres difficiles continuent à exister. Mais je reviens sur la question du fond. Le libraire ne stocke plus, il n'a plus de place. Alors on nous demande de baisser tous nos tirages. Ce qui était tiré à 8 000 exemplaires il y a quelques années l'est à 3 000 exemplaires aujourd'hui.

J.M. : Chez moi les tirages sont entre 1 000 et 2 000 exemplaires pour nos livres lors de leur première parution.

C.F.-P. : Les libraires militants ne suffisent pas à faire le succès d'un livre.

J.M. : Mais je suis certain que les livres difficiles seront reconnus. Même si en attendant, je suis souvent rempli de colère. Je dois transformer cette colère en force pédagogique (ce qu'a si bien fait la Nouvelle vague au cinéma par exemple).

C.F.-P. : Un livre de référence comme *Enfants de tous les temps de tous les mondes* du grand historien Jérôme Baschet, c'est cinq ans de travail ! C'est un dialogue à plusieurs voix entre auteur, éditeur, graphiste, fabricant... On a besoin de passeurs, on a besoin de faire parler de nos créateurs. Et on a besoin de leur donner les moyens de leur création, ce qui n'est pas toujours le cas. Mais je suis contente de savoir qu'il existe de jeunes éditeurs en colère !

J.M. : C'est une profession de risque, où on doit durer, encaisser les coups. La littérature est intimement reliée au livre qui le porte. Le numérique

est un autre lieu de création mais n'a rien à voir avec la littérature. Kundera a raison de refuser l'édition numérique de ses livres. Le livre est à ce jour ce que l'on a trouvé de mieux pour la littérature.

C.F.-P. : Et encore plus pour l'album et l'image. L'éducation de l'œil se fait dans le livre. C'est un objet royal. Mais cela ne m'empêche pas de penser que tous les arts doivent s'interpénétrer.

J.M. : Souvenons-nous comme la mode du CD-Rom a fait long feu ! Mon métier n'est pas là. Je ne méprise pas ces arts nouveaux, mais je suis en résistance face au lobby politique du numérique. C'est dommage que collectivement on ne fasse rien. Le divertissement et le loisir, ce n'est pas la culture.

Notre époque est sans doute bousculée, compliquée, mais elle porte aussi des opportunités. Quelles sont-elles d'après vous ?

C.F.-P. : Le livre a résisté, la relève est là, les librairies sont magnifiques, remplies de belles créations. Le livre est riche.

J.M. : Le fait justement que l'on soit dans une période de révolution qui nous force à affronter des problématiques multiples pour continuer à faire de la littérature comme on en a envie.

C.F.-P. : Mais je n'ai jamais arrêté de ressentir cela ! La littérature de jeunesse est une littérature à part entière. C'est une vocation, c'est une passion. Elle sollicite les enfants et leur dit des choses qui ne peuvent pas être dites autrement. De cela j'en suis sûre. ●

Propos recueillis par Marie Lallouet et Marine Planche, le 6 juillet 2015.